

## Claire Quintal se raconte Claire Quintal in her own words

Robert B. Perreault

Volume 14, 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1037453ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1037453ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perreault, R. B. (2016). Claire Quintal se raconte. *Rabaska*, 14, 145–169.  
<https://doi.org/10.7202/1037453ar>

Résumé de l'article

En petits nombres, tout d'abord pendant la Révolution américaine (1775-1781) et à la suite de l'Insurrection de 1837-1838 au Bas-Canada, mais surtout par milliers entre la Guerre de Sécession américaine (1861-1865) et la Grande Dépression des années 1930, des Québécois à la recherche d'une meilleure vie s'établissent en Nouvelle-Angleterre. De nos jours, leurs descendants, les Franco-Américains, se chiffrent à plus de trois millions, soit presque la moitié de la population actuelle du Québec. En vue de sauvegarder et de promouvoir avec plus ou moins de succès la langue française et la culture franco-américaine, tout en s'intégrant à la vie étatsunienne, on fonde des institutions de tout genre. Professeure émérite de français, auteure, traductrice, présidente de la Fédération féminine franco-américaine et directrice fondatrice de l'Institut français d'Assumption College, Claire Quintal figure parmi ces personnages dynamiques à qui l'on doit ce miracle qu'est la minorité francophone toujours en existence en Nouvelle-Angleterre aujourd'hui.

# Portrait

## Claire Quintal se raconte

PRÉPARÉ PAR ROBERT B. PERREAULT  
Saint Anselm College, Manchester, New-Hampshire

*Professeure émérite, conférencière, auteure, traductrice, et fondatrice-directrice de l'Institut français d'Assumption College à Worcester dans le Massachusetts, Claire Quintal demeure au premier plan de la lutte pour préserver la langue française et la culture franco-américaine en Nouvelle-Angleterre. Sa vie et sa carrière, si longues et si riches, vaudraient une biographie d'au moins 500 pages afin que l'on puisse leur rendre justice. Et cela continue, car elle a toujours quelques projets en marche à la fois. Souvent, lorsque nous discutons d'un tel projet au téléphone, nous nous faisons interrompre par quelqu'un parmi ses nombreux collaborateurs qui l'appelle sur*



**Claire Quintal à 70 ans (2000)**

*son autre appareil, fixe ou portable, signe de son activité inlassable. Par conséquent, faire son portrait en quelques pages seulement pose un énorme défi. Je lui laisse donc la parole, tout en la remerciant de son encouragement et de son appui au cours des quarante ans que nous nous connaissons.*

### **Jeunesse à Central Falls dans le Rhode-Island**

Jeune, très jeune, puisque je me vois assise dans une chaise haute, donc je n'étais pas très vieille, je me souviens d'avoir demandé à ma mère de me donner une feuille de papier. L'ayant obtenue, je barbouillais ma feuille avec enthousiasme. Mais je me souviens surtout d'avoir pensé, à ce moment-là :

« Ah, si seulement je pouvais lire, je saurais ce que je viens d'écrire ! » Preuve donc que la lecture et l'écriture m'ont toujours beaucoup intéressée dès ma prime jeunesse.

Depuis ma naissance en avril 1930, j'ai vécu entourée d'une ethnicité vivante, composée d'immigrants venant de l'Irlande, de la Pologne, du Portugal, surtout des îles Açores, de la Syrie et, bien sûr, du Canada français, surtout le Québec, mais aussi d'Acadiens des Maritimes.

Je suis venue au monde près de la rivière Blackstone, berceau de la Révolution industrielle américaine, grâce à Samuel Slater, qui y avait installé sa première usine textile. C'est donc dans le Rhode-Island, sur le bord de la rivière Blackstone qu'il met en branle tout ce qui suivrait du côté industriel dans cette région qui allait attirer, quelques années plus tard, tant de Canadiens français qui quitteraient leur pays. Arrivés dans un monde multiethnique, les Canadiens français se sont mis à bâtir des barrières pour protéger surtout leur religion, mais aussi leur langue maternelle, des influences de l'extérieur. La paroisse, l'école bilingue, les sociétés – surtout les mutuelles – la nôtre était l'Union Saint-Jean-Baptiste dont le siège social se trouvait au nord de Central Falls, dans la ville de Woonsocket, R.-I., et où mon grand-père servit comme membre de leur bureau général pendant plusieurs années. Ces détails avaient leur importance en ce qui concernait la survie culturelle d'un groupe ethnique comme le nôtre.

Ma ville natale de Central Falls, où s'était aussi installée la famille d'Edmond de Nevers (né en 1862), l'essayiste du Québec, et où il est mort en 1906 ayant passé les trois dernières années de sa vie dans cette ville. Petite ville presque anonyme, Central Falls se trouvait assez près du Québec pour profiter de la culture et des institutions de celui-ci. N'oublions pas qu'en Nouvelle-Angleterre, les Québécois émigrés vécurent en symbiose avec le Québec, calquant leurs propres institutions naissantes sur celles du Québec. Cette symbiose, concernant surtout la survivance à tout prix était, bien sûr, inspirée par l'exemple du Québec.

Née, ai-je dit, entre la rivière, essentielle au développement de la Révolution industrielle américaine et tout près du chemin de fer qui reliait notre ville au grand monde, je suis aussi le produit d'une époque dans laquelle la voiture nous ouvrait les grands espaces vers l'Ouest. Devrais-je ajouter ici que le titre du volume à succès de Jack Kerouac, Franco-Américain de Lowell, s'intitule *On the Road / Sur la route* ? Kerouac, francophone parlant/écrivain une langue française un peu estropiée, était néanmoins un de nous autres.

C'est donc à trois kilomètres environ d'où Samuel Slater établit son usine et à quelques mètres du chemin de fer que j'ai vu le jour. J'ai vécu ma jeunesse entourée d'usines, mais encadrée par l'église, l'école paroissiale et

la société mutuelle qui assurait nos vies tout en ajoutant à notre vie culturelle. C'est ainsi que j'ai grandi.

Je pouvais acheter du lait de chèvre des Portugaises pour ma plus jeune sœur, allergique au lait de vache, tout en parlant français à la maison. C'était ça l'Amérique [États-Unis] de ma jeunesse, en tant qu'aînée des six enfants d'Hélène Messier et d'Armand Quintal, lui né à Ware dans le Massachusetts, puis ayant vécu à Berlin dans le New-Hampshire et, elle, ayant passé toute sa vie dans le cadre plus petit de Central Falls, Rhode-Island, ville située non loin de la capitale, Providence, à environ huit kilomètres de là.

Entourée aussi de grands-oncles et de grandes-tantes de la génération de mes grands-parents – de ceux qui étaient les véritables immigrants, Américains donc de fraîche date. Ma génération à moi « était à cheval sur les deux cultures » comme deux de mes professeurs à l'Université de Montréal, lors de mes études au niveau de la maîtrise, m'avaient décrite.

Mon premier voyage au Québec eut lieu quand j'avais neuf ans. J'accompagnais mon père qui y faisait un voyage d'affaires et je me souviens que je m'y sentais à l'aise parce que je parlais français, et agréablement surprise d'entendre parler français par tout le monde autour de moi. La plupart ressemblaient d'ailleurs à mes *monocles* et mes *matantes* de Central Falls.

Hélas, je n'avais plus de parenté proche au Québec. Tout ce monde des cousins et cousines semblaient avoir dégringolé d'un seul coup en Nouvelle-Angleterre en ce qui me concerne : « Laissez-les partir, c'est la canaille qui s'en va ». C'est du groupe qui avait quitté le Québec – les miens donc – qu'on parlait ainsi dans ce temps-là.

Donc, comme j'ai dit, ma famille vivait à mi-chemin entre la rivière Blackstone et le chemin de fer. Si aujourd'hui on longe cette rivière, elle est toujours bordée d'usines dont la plupart sont fermées ou transformées. Elle coule entre Worcester dans le Massachusetts, où j'habite maintenant, depuis mon retour de la France, pour mon travail comme enseignante au collège universitaire l'Assomption, et Providence, où la rivière se jette dans la baie Narragansett.

### **Histoire familiale**

Pour ce qui est de mes grands-parents, je ne parlerai pour le moment que de ma grand-mère maternelle, Alexandrine Brûlé, originaire de Saint-Barthélemy. À l'âge de 20 ans, elle avait épousé J.-Henri Messier, jeune pharmacien diplômé de Sainte-Marie-de-Monnoir [depuis 2000, Marieville] pour son cours classique et de l'école de pharmacie de Providence, Rhode-Island. Le couple eut cinq enfants – deux filles d'abord, suivies de trois garçons. Alexandrine allait mourir à l'âge de 32 ans laissant dans le deuil son mari

et ses cinq enfants dont la plus vieille, ma mère, n'avait que onze ans et le benjamin, seulement quatre ans. Ironie tragique du sort, quatre de ces cinq enfants allaient atteindre 90 ans et plus. Ma mère est décédée à l'âge de 96 ans et sa sœur Adrienne, née en 1905, a atteint 105 ans !

Mes parents sont nés tous les deux en 1904, tous les deux aux États-Unis : ma mère à Central Falls et mon père à Ware dans le Massachusetts. Donc, je suis de la deuxième génération américaine.

Ma mère avait fait ses études comme pensionnaire auprès des sœurs de la Sainte-Union à Pawtucket, R.-I., avant d'obtenir son diplôme à l'école secondaire de la ville. Elle n'a jamais travaillé hors de la maison, sauf dans un poste qu'elle eut pendant quelques mois avant son mariage, dans un bureau local.

Mon père avait été entraîné par les frères du Sacré-Cœur dans ce qu'on appelait la tenue des livres. Après avoir travaillé quelque temps pour un commerce franco-américain prospère, dans la vente et la réparation de camions, il a décidé de se mettre à son propre compte dans un commerce de vente de grain et de foin et comme concessionnaire de la cie John Deere. Il a pu tenir bon pendant la crise, mais sa carrière comme commerçant s'étant déroulée pendant les années 1930, comme pour tant d'autres, ces années-là n'ont pas été prospères pour lui. Il allait par la suite passer de longues années à travailler comme commis voyageur dans la vente du grain. Il s'est porté candidat à la mairie après la guerre sous la nouvelle bannière du « Good Government Party » dont il n'est pas sorti victorieux. Quelques années plus tard, il fut choisi par ses compatriotes comme directeur des bâtiments gouvernementaux de la ville pour les personnes de l'âge d'or. Il est mort jeune n'ayant que soixante-trois ans, ayant tout de même agi de façon généreuse et affectueuse envers tous les vieillards sous sa garde.

Je suis l'aînée de six enfants, dont deux sont morts. Pour ce qui est des quatre vivants, nous sommes très proches les uns des autres. Henri, le benjamin de la famille, est retraité des compagnies IBM et AOL. Nous avons une sœur à sa retraite comme directrice-adjointe et bibliothécaire médicale à l'Université du Nouveau-Mexique à Albuquerque. Ma sœur Rollande est religieuse de la communauté des sœurs de Sainte-Anne, que tous les membres de la famille, même les garçons, ont eu comme enseignantes à l'école paroissiale, pour leur cours élémentaire en ce qui concerne les filles et, [avant leur] transfert chez les frères du Sacré-Cœur dès la sixième année scolaire, pour les garçons. Sœur Rollande est doyenne au collège Anna-Maria, fondé par sa communauté. Quatre d'entre nous, toutes les filles, sommes diplômées de cette institution au niveau du baccalauréat.



**Mariage d'Hélène Messier et d'Armand-Lucien Quintal, juin 1929**

Mon grand-père maternel, le pharmacien Henri Messier, né à Marieville, avait vécu jeune dans le Montana. Son père était une sorte de voyageur. Il bougeait beaucoup, allant d'un endroit à l'autre, semble-t-il, toujours à la recherche d'une vie meilleure. Il devait ressembler à un des trois archétypes qu'on trouve dans le roman *Maria Chapdelaine*, non point l'habitant sédentaire qui « faisait de la terre », mais plutôt un homme qui change de place souvent – dans son cas se rendre dans le Montana avant de revenir au Québec, puis partir pour la Nouvelle-Angleterre. Lorenzo Surprenant, le dernier de ces protagonistes, viendra lui aussi aux États-Unis, s'établissant à Lowell, Massachusetts, après avoir vendu la terre héritée de son père. C'est lui qui représente les Franco-Américains, tous ces émigrants qui ont quitté le Québec à une certaine époque pour aller travailler dans les usines de la Nouvelle-Angleterre.

Mon grand-père paternel, Joseph Quintal, est mort dans un accident de chasse à Berlin, New-Hampshire, à l'âge de trente-sept ans. Mon père n'avait que huit ans. Son père à lui avait travaillé dans une usine textile, l'entreprise Otis à Ware, Mass., mais le travail à l'usine ne lui plaisait pas. Il se souvenait d'avoir travaillé dans l'épicerie d'un oncle et d'avoir aimé ce genre de travail. Son beau-frère, qui avait épousé sa sœur aînée, lui dit un jour : « Tu sais, on devrait s'organiser pour monter à Berlin, New-Hampshire, où les Canadiens

français arrivent en grand nombre. Je crois qu'on pourrait y ouvrir une épicerie qui peut réussir. » Et c'est ce qu'ils ont fait.

Mon grand-père avait acquis une connaissance de ce genre de travail quand, à l'âge de quinze ans, il était arrivé à Winchendon, Massachusetts, où sa mère, Exilia Bourgault, avait une sœur déjà installée dans cette ville du centre-nord du Massachusetts. Le travail au magasin lui avait plu : le va-et-vient, les livraisons à faire, les contacts avec la clientèle.

Donc, quand son beau-frère lui fit part de son idée de devenir partenaires dans un commerce d'épicerie, il n'hésita pas à déménager vers une petite ville en plein essor à cause du grand nombre de Canadiens français qui s'y installaient. S'il n'était pas mort, il aurait été en mesure d'avoir du succès dans la vie. J'ai acheté un jour un livre sur Berlin qui était composé de bribes d'articles ayant paru dans le journal local. Joseph Quintal y était cité comme ayant été un « *prominent businessman* » (un homme d'affaires important).

Ma grand-mère paternelle, Philoména Bertrand, ayant perdu son mari, était donc restée avec trois enfants à élever seule. Elle pensait que le côté Quintal de la famille ambitionnait de tout avoir dans ce commerce de l'épicerie. Elle travaillait là, à la caisse, pour protéger son avoir en quelque sorte, mais elle ne voulait pas rester parmi eux. Elle disait : « J'aimerais avoir un magasin à moi ». Elle était bonne couturière et rêvait d'avoir son propre magasin où elle aurait pu vendre les accessoires nécessaires aux femmes qui cousaient beaucoup à l'époque. C'était le genre de magasin-boutique qu'elle aurait aimé avoir. Lectrice assidue de *La Presse* de Montréal, elle avait d'abord pensé rentrer au Québec, mais elle se rendit vite compte que Montréal, où elle ne connaissait personne, était trop vaste pour elle. C'est donc à Central Falls qu'elle trouva son rêve d'avoir un magasin à elle !

Il faut dire que pour une jeune femme sachant peu d'anglais, de monter dans le train et de traverser la Nouvelle-Angleterre de haut en bas avec trois enfants – deux filles âgées de 12 ans et de 6 ans et un fils de 8 ans –, cela tenait de la folie. C'est ainsi donc que je suis née, non pas à Berlin, New-Hampshire, mais à Central Falls, Rhode-Island. Elle s'est remariée plus tard à Central Falls à un monsieur Stébenne qui avait prospéré dans la vente du grain et du foin. Mon père y avait fait son apprentissage dans le même commerce auprès de son beau-père.

### **Prise de conscience ethnique**

Je n'ai jamais habité un Petit-Canada tel quel, comme nous l'entendions à l'époque, c'est-à-dire un quartier où habitaient les Canadiens français en groupe compact, mais on peut dire, que tout ou presque de ma ville natale constituait un Petit-Canada, quoique nous n'étions pas le seul groupe ethnique dans la ville, mais le plus nombreux.

Tous les habitants de Central Falls vivaient dans leur propre petit quartier où on pouvait entendre parler polonais, ou portugais, ou même l'arabe des Syriens, nos voisins. Nous vivions très proches des uns et des autres dans nos enclaves sans vraiment se connaître ; nous passions à côté de leurs épiceries sans s'y arrêter. Personne ne faisait l'effort d'apprendre la langue de l'autre, car nous étions tous occupés à apprendre l'anglais. J'étais consciente d'être Franco-Américaine et donc d'être différente des anglophones qui nous entouraient. Tous les groupes ethniques étaient jugés d'après le moment de leur arrivée aux États-Unis, les Irlandais d'abord, puis nous, les Canadiens français, puis les Polonais, etc. Venus plus tard, les Polonais se trouvaient au bas de l'échelle. Mais on savait très bien, selon notre barème social, que les Américains de longue date venaient en premier.

Jeune, donc, je baignais dans un milieu francophone. Les gens d'un certain âge, parlaient mieux français qu'anglais. C'est quand on commençait d'aller à l'école ou qu'on jouait avec des camarades de ces autres groupes ethniques qui nous entouraient, que nous avons commencé à parler plus souvent anglais. Les deux langues sont donc restées très naturelles pour moi. Tout le monde de ma génération passait du français à l'anglais et vice versa. Je savais bien que, si on parlait à une personne d'un certain âge de souche canadienne-française, qu'il fallait lui adresser la parole en français. Mais parmi nous, les jeunes, on s'était mis assez tôt à parler en anglais.

### **Éducation primaire et secondaire**

Nous, les Franco-Américains, avons deux paroisses à Central Falls. J'appartenais à la paroisse-mère, Notre-Dame-du-Sacré-Cœur, fondée par Charles Dauray dont la mère était une Messier. M<sup>gr</sup> Dauray, qui avait été professeur à Sainte-Marie-de-Monnoir, connaissait bien mon grand-père, étant de la même lignée. L'autre paroisse se nommait Saint-Mathieu, fondée en 1912, alors que la nôtre datait de 1873. J'ai fréquenté l'école paroissiale de Notre-Dame-du-Sacré-Cœur à partir de l'année 1935. J'ai donc fait mes études primaires et secondaires auprès des sœurs de Sainte-Anne dans cette école, parce que, quand je suis arrivée au niveau de l'école secondaire, il existait enfin une école secondaire pour les filles seulement. Les garçons allaient à l'Académie des frères du Sacré-Cœur, fondée en 1908.

À l'école, j'aimais toutes mes matières, j'aimais même les maths. J'ai beaucoup aimé la géométrie surtout. Et j'aimais, bien sûr, la littérature au fur et à mesure que je grandissais. Du moment que j'ai enfin pu lire, je me suis plongée dans la lecture. Et puis je me sentais vouée à l'enseignement et n'ayant pas de vocation religieuse, quoique les religieuses ont tout fait pour m'avoir ; mais moi, je voulais avoir une carrière. Les temps ayant changé aussi, je savais bien qu'il fallait donc faire des études plus poussées. Il fallait



**Claire Quintal à l'âge de 16 ans, portant l'uniforme de son école**

à tout prix avoir un diplôme, au moins un baccalauréat et, mieux encore, une maîtrise afin d'enseigner à des niveaux plus avancés. J'ai fini par obtenir un doctorat, tant qu'à faire !

### **Lutte pour poursuivre des études avancées**

Je me souviens aussi que le meilleur ami de mon père, qui était le vicaire de notre paroisse, s'est approché de moi quand j'étais finissante au *high school* pour savoir si vraiment j'étais sérieuse de vouloir faire des études plus approfondies. Ayant répondu « Oui », il me dit : « Pense à ton frère ». Mon frère était le troisième de la famille, né en 1935. C'était de rigueur dans ce temps-là que les filles devaient se sacrifier en faveur des garçons. Et le prêtre n'était pas seul à penser ainsi. La sœur de mon père, devenue religieuse de la Présentation de Marie – il y avait beaucoup de vocations tout autour de moi, c'était la norme –, m'a approchée aussi un jour pour me demander si j'étais sérieuse de vouloir obtenir mon bac, et, si oui, il fallait que je me résigne en faveur de mon frère ou bien aller à Rivier, puisqu'elle était sœur de la Présentation, la communauté qui avait fondé ce collège pour jeunes filles en 1937. Je me souviens trop bien de ces conversations dans lesquelles les filles se sentaient vraiment appartenir au « deuxième sexe ».

Ce qui m'a sauvée, c'est que le collège Anna-Maria, qui venait d'être fondé en 1946 par les sœurs de Sainte-Anne, m'a offert une bourse scolaire parce que j'étais sortie gagnante d'un examen donné à travers toutes leurs

écoles secondaires. Étant donné que je suis l'aînée de ma famille et qu'on sortait à peine de la crise financière des années 1930, c'est cette bourse qui m'a accordé la chance de continuer mes études. Et je savais que ma mère allait me seconder. C'est grâce à elle que j'ai pu accomplir tout ce dont elle avait rêvé pour elle-même. Mais, son père, qui avait lui-même fait des études, n'était pas prêt à encourager sa propre fille à en faire autant.

### **Études pour le baccalauréat**

J'avais d'abord voulu être journaliste. Pour cette raison, j'avais décidé de me concentrer en anglais. Mais je me suis vite rendu compte que le département de français au collège Anna-Maria était plus développé que ne l'était le département d'anglais. C'est à ce moment-là que je me suis dit, littérature pour littérature – puisque j'aimais beaucoup les deux, étant bilingue, et d'une génération où on pouvait encore être aussi bonne en français qu'en anglais – et que j'ai choisi le français. Je savais que je pouvais écrire dans les deux langues. Dans le département de français, sœur Raymond-Marie (née Madeleine Carmel) de Montréal m'a beaucoup encouragée. Je n'ai pas su d'avance que j'allais me lancer dans ce que j'ai fait par la suite. Je ne l'ai su que quand c'est arrivé. Je faisais ce qu'on fait dans la vie, c'est-à-dire suivre une trajectoire sans vraiment savoir d'avance où cela allait mener. En attendant, je suivais des cours avec beaucoup de zèle et je m'y plaisais. Ayant reçu la bourse qui couvrait mes frais de scolarité, j'ai pu obtenir mon baccalauréat *summa cum laude* en 1952.

### **Enseignement à l'école secondaire**

Laissant de côté mon rêve de faire du journalisme, je me suis retrouvée comme enseignante à mon *alma mater* de Central Falls. Cela allait durer six ans. Quand j'ai pris le poste, je me suis retrouvée comme enseignante d'anglais et de latin. Et pourquoi pas le français ? C'est parce que nos écoles paroissiales, à l'époque, avaient toujours des Canadiennes, parmi les religieuses. Celles-ci, qui ne parlaient pas anglais, n'enseignaient que la religion et la langue française. L'école avait donc besoin d'institutrices plutôt pour l'anglais et le latin. J'avais fait assez de latin au niveau du baccalauréat pour l'enseigner et j'y avais aussi suivi des cours d'anglais.

J'étais la première laïque à enseigner dans cette école où j'ai eu beaucoup de succès, je l'avoue. Le fait d'être la seule laïque était quelque chose pour ces jeunes filles-là. Elles me demandaient mon avis sur toutes sortes de choses et me posaient des questions qu'elles ne pouvaient pas poser aux religieuses. Ne gagnant que la somme minime de 2 400 \$ par an, ce n'était donc pas là un endroit pour s'enrichir. Une année, j'avais quarante-huit élèves

en neuvième année en classe d'anglais. Quand on enseigne une langue, on est bien obligée de faire écrire les élèves. Je suis donc restée pendant six ans (1952-1958) devant une montagne de copies à corriger. Ça n'en finissait pas.

Il y a deux ans, une grande réunion d'anciennes de cette école, fermée depuis, comme tant d'autres, eut lieu. Cela m'a fait chaud au cœur de voir mes anciennes adolescentes, devenues grands-mères qui venaient gentiment vers moi en me demandant : « Vous souvenez-vous de moi ? » / « Do you remember me ? » J'étais profondément émue de les revoir. C'était comme si tout le monde redevenait jeune en se souvenant du passé.

### **Réflexions sur l'attitude des Franco-Américains envers l'instruction**

Je pense que ce qui manquait aux Franco-Américains, c'est qu'ils ne croyaient pas à l'instruction universitaire. C'était encore le cas dans les années 1950, époque où on pouvait quitter l'école à l'âge de seize ans pour aller travailler. J'ai enseigné à des filles dont les familles trouvaient, comme elles le disaient elles-mêmes, que « pour laver des couches de bébé, on n'a pas besoin de diplôme ». C'était ce qu'on entendait autour de nous et cela me faisait mal au cœur d'entendre dire cela, surtout lorsqu'il s'agissait des plus intelligentes, de voir qu'on coupait court à leur avenir. Et je pense que cette attitude-là a fait énormément de tort pour l'avancement économique et social du groupe. Les immigrants du Québec avaient tout de même vite bâti des écoles paroissiales pour que survivent la langue française et surtout la religion, mais plusieurs de ces mêmes bonnes gens trouvaient que cela suffisait, surtout pour les filles.

Je trouve que, si le groupe franco-américain avait fait comme les Juifs, et même comme les Irlandais, s'ils avaient cru à une formation intellectuelle plus poussée pour les femmes, nous aurions eu plus de réussite en politique qu'on a eu, et plus de prospérité peut-être aussi. Les Irlandais, eux, avaient deux générations d'avance sur nous comme immigrés, étant venus les premiers aux États Unis et parlant déjà anglais. Ils ont su se placer en politique, en devenant policiers ou pompiers. Cela leur donnait du pouvoir qui finissait par leur accorder des postes importants du côté politique. Mon grand-père pharmacien a tout de même servi comme membre du parti Républicain à la commission scolaire et mon père s'est présenté comme candidat pour le poste de maire de la ville en 1947. Les militaires qui revenaient après avoir fait la guerre en Europe, mais aussi dans les îles de l'océan Pacifique, aux Philippines, puis au Japon ont formé un nouveau parti politique pour contrecarrer la corruption politique locale qui durait depuis des décennies. La plupart des Franco-Américains étaient alors des Républicains afin de combattre l'influence des Irlandais qui se sentaient supérieurs à nous. C'est sous la présidence de Franklin D. Roosevelt, que la plupart des Franco-Américains,

s'étant enfin rendu compte que comme ouvriers ils appartenait plutôt du côté des Démocrates, que les nôtres se sont tournés vers le parti Démocrate.

### **L'instruction chez les Quintal**

Quand j'ai commencé à enseigner, je vivais chez mes parents. Comment faire autrement avec 2 400 \$ par an ! Quand on est l'aînée de six, on a des petits frères et des petites sœurs derrière soi, et puisque l'on gagne un maigre salaire, on ne vit pas large. Mais tous mes frères et sœurs qui me suivaient ont tous fait des études avancées. Je suis la seule à avoir reçu un doctorat, mais tous les autres ont reçu leur baccalauréat et cinq de nous six ont aussi obtenu une maîtrise. Un de mes frères, qui est devenu père Oblat et qui est maintenant décédé, a reçu une maîtrise de l'Université d'Ottawa avant de poursuivre ses études à Boston University. Le plus jeune, Henri, a fréquenté Providence College sous la direction des pères dominicains comme la plupart des jeunes hommes qui sortaient de l'Académie du Sacré-Cœur. Il a par la suite obtenu une maîtrise en mathématiques du réseau de l'Université du Michigan. Et, comme je viens de dire, moi-même et mes sœurs avons étudié à Anna-Maria. Rollande a fait sa maîtrise en counseling à Boston College et une autre a obtenu sa maîtrise en bibliothéconomie médicale. Elle a aussi gagné une bourse pour étudier à l'Université de l'Illinois.

### **Études à Montréal pour la maîtrise**

J'ai passé les étés de 1953 à 1958, pour obtenir ma maîtrise, à l'Université de Montréal. J'y ai étudié entourée de religieux et de religieuses qui, comme moi, enseignaient l'hiver et qui n'étaient donc libres qu'en été pour avancer leurs études. J'étais bien préparée pour obtenir ma maîtrise en français avec mention.

Pourquoi l'Université de Montréal et non Laval ? Dans mon cas, c'était toujours une question de bourse. Sœur Raymond-Marie, sous laquelle j'avais étudié, était une Montréalaise qui y avait elle-même étudié et elle avait pu m'obtenir une bourse. Jean Houpert, directeur de l'école d'été, a dirigé aussi mon mémoire de maîtrise.

Pour mon mémoire, j'aurais aimé écrire sur Corinne Rocheleau-Rouleau, écrivaine franco-américaine. Je connaissais Élise, sa sœur, qui enseignait le français à l'école secondaire publique de Worcester. Corinne Rocheleau-Rouleau se trouvait à Montréal. Elle avait un appartement chez les Sourdes-Muettes, et, je me trouvais à Montréal pour mes études. Puis elle était prête à me voir. Élise, sa sœur, lui avait annoncé que c'est ce que je voulais faire. Mais l'université n'en voulait pas. Elle vivait toujours et nos sujets de mémoire devaient porter de rigueur sur des personnes décédées, ce qui n'était évidemment pas le cas de M<sup>me</sup> Rouleau.

Puis, j'ai passé un été à mijoter d'écrire sur Camus, comme tout le monde alors. J'aimais beaucoup ses livres. Il était le grand héros de l'époque littéraire de son temps. Mais cela n'avancait pas très vite et j'ai fini par me tourner vers Émile Zola. Et quand j'y pense maintenant, je me demande pourquoi. C'est parce que je me tournais évidemment vers la littérature américaine et anglaise, et je savais que le naturalisme que Zola avait mis en place n'avait pas été très bien accueilli comme mode d'écriture en France, alors que, aux États-Unis, avec Théodore Dreiser surtout, cela avait eu beaucoup de succès comme approche littéraire. Je me suis décidée de travailler sur le naturalisme comme méthode d'écriture, et le contraste entre ce que le naturaliste français Zola avait fait et comment les Américains, eux, avaient eu beaucoup de succès dans ce genre. Je pensais à Dreiser toujours, puis aussi à Faulkner et à Dos Passos.

### « Du palmier à l'érable »

J'ouvre ici une parenthèse afin de raconter mon voyage au Québec en 1957. Un monsieur du nom d'Edmond Goulet, un Québécois de naissance, vivait à l'époque en Floride où il avait acheté un journal de langue française – *La Floride française* – destiné au nombre toujours grandissant de Québécois qui passaient l'hiver en Floride. Il avait conçu l'idée de faire venir au Québec un groupe de deux ou trois jeunes Franco-Américains et, à cette fin, il avait fait peindre sur sa grosse voiture, « Du palmier à l'érable » tout en demandant à l'Union Saint-Jean-Baptiste de lui suggérer une ou deux jeunes personnes pour le voyage au Québec. Je connaissais l'USJB à cause de mon grand-père qui avait servi comme membre du bureau général de l'organisation. Goulet avait une de ses filles au collège Anna-Maria ; donc il connaissait très bien l'institution. C'est comme cela que mon nom lui avait été suggéré. Le voyage allait avoir lieu au mois d'août ; j'étais libre de faire le voyage jusqu'à la rentrée. Edmond Goulet comptait sur moi pour écrire – en français, bien sûr pour *La Floride française* – des articles sur ce qu'on voyait en route pour alimenter son journal. En Nouvelle-Angleterre, on s'est arrêtés dans des villes ayant un grand nombre de Francos comme Lewiston, Maine. Pour épargner de l'argent, on logeait souvent dans des familles connues de lui.

Nous avons donc fait un long périple qui m'a accordé la chance de voir une grande partie du Québec. J'ai appris bien des choses sur le pays de mes ancêtres, grâce à ce voyage. Edmond Goulet avait même organisé une courte rencontre avec Maurice Duplessis, entre autres. Un Canadien français à l'ancienne, « pure laine » comme on aimait dire. « Tiens », avait-il dit en me voyant, « c'est la *Rhode Island Red* [la fameuse poule sortant du Rhode-Island] » qui m'arrive ! » Il nous avait accueillis comme si nous appartenions

à la même grande famille, nous consacrant un bon quart d'heure.

Arrivée au Québec, j'étais la seule qui restait du groupe. Une jeune femme de Syracuse dans l'État de New-York n'avait pas pu tenir le rythme à toute vitesse de M. Goulet et les autres s'étaient éclipsés. Donc, je suis restée seule pour parler des Franco-Américains partout où Goulet nous emmenait, même jusqu'à Rimouski où j'ai été interviewée par M. le maire, Elzéar Côté, à son émission quotidienne à la radio locale. Là encore, un vrai Canadien français sympathique, qui aimait rire, qui aimait manger, qui par surcroît était très intelligent. Le voyage s'est terminé par un saut à Chibougamau, une ville minière où j'ai eu l'impression d'avoir fait marche arrière pour aboutir au XIX<sup>e</sup>, avec ses trottoirs de bois comme on en voyait dans les films, et une épaisse couche de poussière partout. Chibougamau m'avait introduite d'un seul coup à un Québec en pleine effervescence.

J'ai beaucoup profité de toutes ces aventures. J'ai mieux connu le Québec, grâce à M. Edmond Goulet, et j'ai beaucoup apprécié ce qu'il avait fait pour moi. N'ayant plus de famille au Québec, j'avais connu jusque-là mon pays ancestral à travers les yeux et les souvenirs de ceux de la famille qui y avaient été élevés. Grâce à ce voyage, j'avais l'impression de venir en contact direct avec un autre monde qui était, à vrai dire, le mien aussi. J'ai vu de près comment les gens vivaient et ce qu'ils pensaient, et j'ai même été étonnée de voir sortir tous les hommes au moment du prône pour aller fumer sur le perron de l'église. Scandalisée ? Non. Surprise tout de même. On n'aurait jamais osé en faire autant dans nos églises franco-américaines. Nos curés et les sœurs de Sainte-Anne nous avaient formés pour être des croisés du Seigneur. On peut aller jusqu'à dire que nous étions des ouailles apprivoisées.

C'est ainsi donc que j'ai appris à connaître mon pays ancestral. J'avais fait ma maîtrise à l'Université de Montréal, mais je n'avais pas pu voyager faute de voiture et ne connaissant personne, quoique j'avais fait du pouce avec des jeunes qui en faisaient. Je n'y croyais pas. Je n'aurais jamais fait ça seule. J'étais une jeune Américaine plus prudente que les filles que j'ai connues à Montréal. Elles étaient plus délurées que moi. Une d'elles, qui habitait la ville de Québec, m'avait invitée chez elle. J'étais allée à Saint-Benoît-du-Lac avec elle en faisant du pouce. Donc, j'avais vu un peu du Canada français de l'époque comme étudiante au niveau de la maîtrise. Et même à Anna-Maria, j'avais fait un cours entier avec sœur Raymond-Marie sur la littérature du Québec. Une sœur de Sainte-Anne avait d'ailleurs écrit un manuel de classe sur cette littérature dont on se servait en classe. Alors je n'étais pas sans savoir un certain nombre de choses, mais ce voyage de 1957 m'a donné la chance de vivre pendant un certain temps avec de vrais Québécois de ce temps-là.

### Études à Paris pour le doctorat

En 1958, j'étais arrivée au niveau du doctorat. Je voulais, bien sûr, me rendre à Paris. Encore une fois, c'est à Élise Rocheleau que je dois beaucoup. C'est elle qui a insisté pour que je fasse une demande auprès du gouvernement français afin d'obtenir une bourse. Si elle ne m'avait pas poussée dans le dos, qui sait comment la suite se serait déroulée ? J'aurais continué tout probablement comme avant sans son assistance et surtout sa persistance. Ayant obtenu une bourse, en arrivant à Paris, j'ai vécu à la Cité universitaire dans la Maison des États-Unis. Par la suite, j'ai pu me trouver une chambre dans le cinquième arrondissement, Place du Panthéon.

À Paris, je passais de longues heures à la Bibliothèque nationale à lire les journaux de l'époque de l'entre-deux-guerres et de l'Occupation. Ma thèse allait encore porter sur le thème que j'avais sondé au niveau de la maîtrise, c'est-à-dire la littérature comparée, plus précisément, l'influence qu'avaient eu certains auteurs américains comme Dreiser, Faulkner, Dos Passos et Hemingway sur les écrivains français qui les admiraient. C'est Régine Pernoud, la grande spécialiste de Jeanne d'Arc, qui m'a appris à quel point la littérature américaine d'avant-guerre avait été lue et relue pendant les années de l'Occupation. Les gens étaient friands de tout ce qui était sorti d'un pays qui, bien que marqué par la guerre, n'avait pas vécu sous l'Occupation allemande.

Côté argent, je vivais au jour le jour ou d'année en année, parce que je ne savais pas si la bourse du gouvernement français allait être renouvelée. À mon grand soulagement, le gouvernement français m'a offert une deuxième bourse. Et pour une troisième année – parce que je n'avais pas tout à fait terminé ma thèse pour le doctorat, j'ai reçu une bourse de l'Alliance française de New-York. J'ai eu cette chance donc de recevoir des bourses, parce que, autrement, je me demande ce qui serait advenu de moi.

### Enseignement au Collège américain de Paris

Ayant obtenu mon doctorat de l'Université de Paris en 1961, j'ai trouvé un poste au Collège américain, grâce à Régine Pernoud, que j'ai beaucoup admirée et respectée.

Mon enseignement de l'histoire de France depuis le Moyen Âge s'étant bien passé, on m'a demandé de faire aussi une série de conférences sur divers aspects de la civilisation française. Les membres du *American Women's Club of Paris* qui comptaient jusqu'à 500 membres, s'étaient tournées vers la direction du collège pour leur fournir un conférencier anglophone puisque ces femmes étaient des unilingues anglophones. La plupart de ces femmes se trouvaient à Paris à cause des postes occupés par leurs maris dans des compagnies américaines. Elles voulaient en savoir plus long sur la France puisqu'elles y vivaient. En fin de compte, la direction m'avait demandé de

diriger ces séries de conférences sur l'histoire de France chaque année – la première, bien sûr, portait sur les femmes du Moyen Âge. Comme de raison, Jeanne d'Arc y tenait la place d'honneur ! Quelle ironie ! Moi, qui travaillais d'arrache-pied pour perfectionner mon français parlé et écrit, je me retrouvais donnant toutes ces conférences en anglais ! Cela a duré trois ans, de 1965 à 1968.

### **Recherche et première publication de livre**

De plus, à l'époque, et même avant, je collaborais avec le père Daniel Rankin, Ph. D., ancien père mariste, né en Louisiane, sur une étude en profondeur d'un manuscrit français du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle concernant la vie et la mort de Jeanne d'Arc. Ayant connu Régine Pernoud, à cause de ses livres sur Jeanne d'Arc, elle m'avait invitée à une soirée chez elle, où j'avais fait la connaissance du père Rankin. Ayant perdu un œil pendant la guerre, celui-ci trouvait très difficile de travailler sur un manuscrit en passant des heures de temps à la Bibliothèque nationale. Ce qui est devenu mon travail à moi était de déchiffrer ce manuscrit ancien pour avancer le travail. Le résultat de cet effort devint finalement un livre, publié par l'Université de Pittsburgh grâce à l'influence de l'évêque John Wright qui, de Worcester, était devenu l'évêque de Pittsburgh, avant d'être nommé cardinal et aboutir finalement à Rome. Le livre ayant été publié en 1964, le père Rankin a conçu l'idée de faire ensemble une tournée de conférences à travers les États-Unis sur Jeanne d'Arc. Il fit donc appel à ses amis, prêtres pour la plupart, dispersés un peu partout à travers les États-Unis, pour nous inviter. J'ai donc ainsi pu visiter la Nouvelle-Orléans, Chicago, Los Angeles, San Francisco et Saint-Louis dans le Missouri tout en parlant de sainte Jeanne d'Arc. Cela m'a ouvert les yeux quant à l'étendue ainsi qu'à la diversité des États-Unis.

### **Premiers pas de retour aux États-Unis**

Dès 1966, le collège de l'Assomption pensait devenir une institution mixte. Il fallait donc que l'Assomption commence à embaucher des femmes professeurs. C'est en conséquence de tout cela que j'ai été interviewée à Paris par le père Ernest Fortin, assomptionniste, qui était une des vedettes du collège, intellectuellement parlant, et du père Denys Gonthier, chef du département des langues. Ayant passé avec succès le cap de ces interviews, j'ai été embauchée d'abord pour donner deux cours d'été en 1966 au niveau de la maîtrise. On m'avait donné pleine liberté pour choisir les cours. J'ai donc choisi d'abord « La littérature française dans son contexte historique » et puis « Le théâtre français du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle ». Le premier cours tenait compte de mon enseignement récent et le deuxième de mon grand intérêt pour le théâtre en France au courant des années soixante : Sartre, bien sûr, Jean Genêt, Eugène Ionesco, etc. Le

couple Jean-Louis Barrault – Madeleine Renaud était alors au sommet de leur gloire bien méritée. Ayant été invitée par le chef du département de français, Philippe Poisson, à songer à m'intégrer à ce département dès la fin des cours d'été de 1966, j'ai dû lui demander de me garder sur sa liste pendant que je rentrais en France pour y régler mes affaires après tant d'années de résidence. Donc, ce n'est qu'en 1968 que je suis rentrée de façon définitive. J'ai quitté Paris en 1968 y ayant vécu le drame politique qui s'y déroulait au courant de cette année dramatique : grèves partout, sauf dans les restaurants – ce qui en dit long sur la France – et au Collège américain où je continuais à enseigner pendant les semaines que durèrent tout ce remue-ménage ! J'ai enseigné ainsi deux étés de suite, offrant différents cours chaque fois.

Pourquoi ai-je quitté Paris ? Je savais trop bien qu'une carrière professorale en tant que spécialiste du français, même en littérature comparée, n'aurait pas suffi. Je savais que, si je voulais avoir une carrière dans l'enseignement aux niveaux du baccalauréat et de la maîtrise, qu'il fallait rentrer aux États-Unis. Je pense que c'était une décision très pratique de ma part pour mon avenir.

### **Professeure de français au collège de l'Assomption**

J'ai eu un peu plus de mal à m'intégrer au niveau sous-gradué des étudiants parce qu'ils n'étaient pas contents d'avoir à accepter les femmes comme partenaires suivant les mêmes cours. Pendant ma première année à temps plein, je n'avais eu que des hommes en classe, sauf au niveau de la maîtrise. Il y avait aussi dans mon cas le fait que Clark University, située dans la même ville, avait fait appel à moi dès janvier 1969 pour enseigner la civilisation française à leurs étudiants, hommes et femmes !

### **Militantisme dans la Fédération féminine franco-américaine**

Quant au milieu franco-américain, j'étais déjà intégrée dans la Fédération féminine que je n'avais jamais quittée depuis sa fondation en 1951. J'avais aussi fait partie du premier groupe de son bureau de direction dès sa fondation et jusqu'à mon départ pour la France. J'avais à peine 22 ans à l'époque et je m'y retrouvais avec des femmes de 50 et 60 ans. Elles avaient toujours été énormément gentilles envers moi, ces femmes-là. Mais, quand on est jeune, on veut fréquenter d'autres jeunes. J'ai quand même eu le bon sens de rester fidèle aux buts de la Fédé avant mon départ pour la France en 1958. Donc, entre mon enseignement au niveau secondaire à des classes nombreuses et mes études pour la maîtrise à l'Université de Montréal, j'étais extrêmement occupée. Mais, tout compte fait, cela me préparait aussi à faire ce que j'ai pu entreprendre plus tard en fondant l'Institut français.

Après mon retour de Paris, j'ai entendu dire qu'un groupe de personnes que j'avais connues avant mon départ pour la France était en train d'essayer de fonder un organisme comme le CODOFIL en Louisiane afin d'assurer une immersion en langue française pour les enfants franco-américains, comme faisait la Louisiane grâce au CODOFIL (Comité pour le développement du français en Louisiane). Mes anciens collègues avaient déjà choisi d'appeler leur organisme CODOFINE, le -NE de la fin pour *New England* afin de remplacer le mot Louisiane. Le groupe venait d'annoncer qu'ils allaient tenir une réunion à Manchester, N.-H., au collège Notre-Dame. Je m'y suis rendue, curieuse d'apprendre ce qui se passait en Franco-Américanie après ma longue absence du pays. Mes anciennes amies de la Fédé qui étaient présentes m'ont accueillie avec joie en disant : « Tiens, c'est Claire qui nous arrive. » Donc, loin de me trouver parmi des étrangères après ma longue absence de dix ans en France, je me suis retrouvée entourée d'amies et de collègues. C'est de là que date mon retour aux sources de la Francophonie en Nouvelle-Angleterre.

La Fédé était en train de préparer son congrès cette année-là, à Québec même, au Château Frontenac et mes amies m'ont invitée à y participer en y faisant le discours de circonstance. Ayant accepté tout innocemment leur invitation, je ne me suis rendu compte qu'après coup que la Fédé avait surtout besoin d'une nouvelle présidente. Dès le lendemain de mon discours aux déléguées réunies, le téléphone avait commencé à sonner dans ma chambre d'hôtel, m'offrant la présidence de la Fédé. J'ai dû répondre non, puisque je venais de rentrer au pays et que j'avais des cours au niveau de la maîtrise à donner, ainsi qu'un séminaire pour les finissants. En fin de compte, j'ai dû dire aux femmes : « Écoutez, dommage, mais je suis trop occupée par mon enseignement à l'Assomption et à Clark University. » La séance plénière de clôture se tenait le lendemain matin. Avant de m'y rendre, j'avais déjà reçu un coup de fil m'offrant la présidence à nouveau. Lors de la plénière et la lecture des candidates aux divers postes, j'ai constaté qu'il n'y avait pas de nom pour la présidente, étant donné que je n'avais pas accepté la présidence. Les femmes ont alors commencé à applaudir sans que je puisse les arrêter. J'essayais en vain de crier : « Non, non, je ne peux pas accepter. » Mais, en fin de compte, j'ai dû me soumettre à leur verdict à mon sujet et j'ai fini par servir comme présidente de 1973 à 1981. C'est comme cela que j'ai vite appris comment travailler sans relâche, allant constamment d'une responsabilité à l'autre.

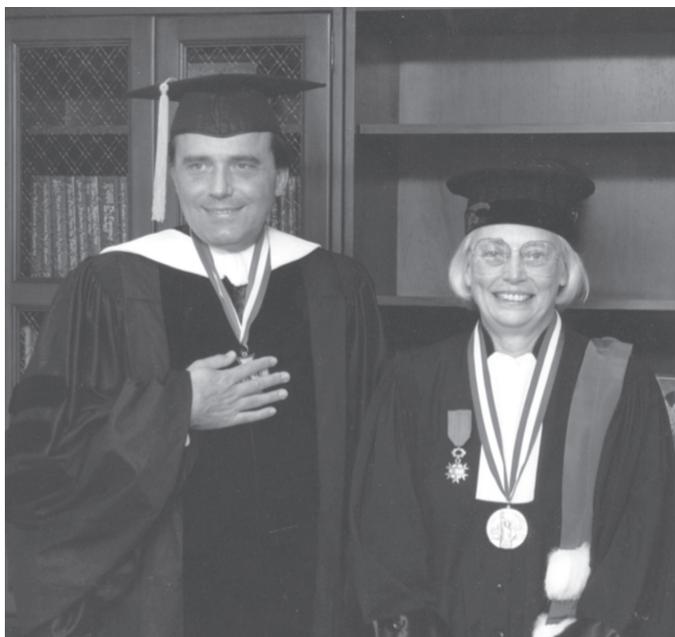
Ayant été invitée par la suite à assister au congrès des Femmes canadiennes-françaises, tenu en Ontario, j'ai été frappée en chantant le « O Canada » par les mots « et nos droits ». C'est à ce moment-là que m'est venue l'idée d'ajouter « et nos droits » à la devise « Protégera nos foyers » de la

Fédération féminine franco-américaine. Je ne peux pas passer sous silence mon appartenance au Conseil de la vie française (CVFA), ainsi que mon service, dans ces années-là, comme membre du bureau général de l'Union Saint-Jean-Baptiste (USJB).

### **Directrice-fondatrice de l'Institut français**

L'ancien supérieur général des assomptionnistes, le père Wilfrid Dufault, devenu président du collège, rêvait de fonder un Institut français, à l'intérieur même du collège, afin d'honorer le passé de l'Assomption, fondé par des pères français, chassés d'une France socialiste qui voulait abolir l'enseignement catholique. Le père Wilfrid trouvait que ça allait de soi que l'Assomption ait un Institut français, mais il lui manquait une personne pour le diriger. M'ayant approchée à ce sujet, il m'apprit qu'il était prêt à se charger d'en parler à son bureau de direction si j'acceptais de devenir la directrice-fondatrice. J'ai donc d'abord dit non. Ce que je craignais d'assumer, si je disais oui, me posait un dilemme majeur. Mais le père n'ayant par démordu, j'ai fini par me rendre à son avis. Je me posais plusieurs questions en attendant la décision du bureau. Ce que je craignais, arriva, bien sûr, car le bon père revint vers moi pour me dire que son bureau trouvait l'idée de créer un Institut français excellente, mais que le collège n'avait guère d'argent pour défrayer une telle entreprise. Et moi de répondre : « Père, c'est très difficile de commencer à zéro ». Je serais obligée d'enseigner à mi-temps et je serais responsable de créer un fonds pour assurer la durée d'un tel Institut. D'où viendraient les fonds pour assurer la bonne marche de l'Institut ? Non pas du collège ! Ou bien des bienfaiteurs éventuels ? Ce qui ne ferait qu'ajouter à un fardeau qui s'annonçait devenir très lourd. Je serais donc obligée de quémander auprès de bienfaiteurs éventuels, allant à droite et à gauche pour que l'Institut puisse fonctionner. J'ai fini par accepter, mais à reculons, sachant que je me mettais beaucoup sur le dos et que je serais à peu près seule pour tout faire, étant donné qu'on commençait sans budget, et pire encore sans un sou.

Les buts de l'Institut français, tel que je l'ai créé, contiennent deux aspects. C'est d'abord un centre de recherche sur la Franco-Américanie, mais aussi un lieu de ressourcement culturel pour les Francos eux-mêmes. Il fallait donc donner à cet Institut non seulement une raison d'être, mais aussi des buts précis à atteindre. Cela m'obligeait donc de desservir à la fois la recherche universitaire sur notre groupe ethnique tout en ralliant les Francos eux-mêmes à s'y intéresser. L'idée d'organiser des colloques m'est venue assez rapidement. Ce serait un moyen de réunir des chercheurs autour d'un thème précis concernant les Franco-Américains, ce qui pourrait aussi intéresser un grand nombre de Franco-Américains à y assister. Notre premier colloque sur l'état



**Claire Quintal avec Alain Briottet, consul général de la France à Boston, lors de la remise de son doctorat honorifique par le collège de l'Assomption**

de la recherche sur notre groupe ethnique a bel et bien eut lieu en mars 1980, à peine sept mois après notre ouverture officielle en septembre 1979.

Le père Wilfrid Dufault pour sa part ayant de l'influence auprès de monseigneur Adrien Verrette, président de la Société historique franco-américaine et ancien du collège, prit charge d'organiser un grand banquet de clôture à ce premier colloque pour couronner l'ouverture de notre nouvel Institut. On y accorda des doctorats *honoris causa* à nos trois évêques franco-américains, l'un d'entre eux, Michel Côté, évêque auxiliaire du Maine était même un ancien du collège, ainsi qu'aux évêques de Manchester, N.-H. et de Providence, R.-I. M. l'Ambassadeur de la France à Washington, François de la Boulaye, qui ajoutait de l'éclat par sa présence, reçut aussi un doctorat honorifique. Tous ceux qui comptaient alors en Franco-Américanie répondirent à notre invitation, au nombre de 375 personnes. Neuf autres colloques, suivis d'un banquet de gala allaient suivre. Puis, consciente de l'importance de publier les textes présentés à ces colloques afin que tout ce travail puisse durer, j'en ai parlé avec André Vachon, du Conseil de la vie française en Amérique (CVFA) et membre de la Société royale du Canada, un de nos invités, présent à notre colloque et voulant me prêter main-forte. C'est lui aussi qui s'est chargé d'en parler à ses collègues au CVFA pour publier les actes de ce colloque dans un numéro spécial de leur propre publication, *Vie française*. C'est ainsi que parut

le premier volume des actes de nos divers colloques. De façon extrêmement généreuse le CVFA allait en faire autant pour cinq de nos premiers colloques<sup>1</sup>. C'est donc grâce au CVFA que l'Institut français a pu commencer à constituer un corpus destiné aux chercheurs sur la Franco-Américanie.

### **Médaille d'honneur Ellis Island**

C'est au professeur Gérard Brault de l'Université Pennsylvania State et ancien du collège de l'Assomption que revient d'avoir eu l'idée de placer mon nom en candidature pour cette médaille prestigieuse qui fut remise en 1986 à 80 personnes très connues aux États-Unis pour la plupart. Quel honneur de se trouver parmi de si grands noms – acteurs, chanteurs, écrivains, chercheurs – et même le journaliste Tom Brokaw, qui servait de maître de cérémonie à la remise. En soirée, nous étions réunis à l'hôtel Waldorf Astoria, alignés pour le grand banquet, par ordre alphabétique. À ma gauche se trouvaient donc Rosa Parks et Gregory Peck. Quelle joie que d'être assise parmi toutes ces célébrités !

Pourquoi moi ? C'est une question que je me suis longtemps posée. J'ai fini par comprendre qu'à travers ma personne, les organisateurs avaient voulu rendre justice à la Francophonie nord-américaine, à tout ce que la France et ses descendants ont accompli sur ce continent. Bien sûr, il y avait d'abord le lien avec la statue de la Liberté, don de la France, mais il y avait plus et mieux, c'est-à-dire tout ce que la France et ses descendants, humains, ceux-là et non pas des statues, avaient réalisé de grandiose sur ce continent. Je n'étais que le rejeton de la souche-mère, mais en moi battait toujours un vrai cœur de la France et du Canada français.

### **Visite à l'Institut français du ministre de la Francophonie en 1988**

J'ai devant les yeux une copie du livre *Le Tapis rouge* signé Alain Decaux, nommé ministre de la Francophonie par le président de la République française d'alors, François Mitterand. Premier à occuper ce poste nouvellement créé, Alain Decaux écrit la dédicace suivante à mon égard : « Pour Claire Quintal, qui livre avec tant de passion le combat francophone et qui mérite bien *Le Tapis rouge* en très amicale pensée, Alain Decaux. »

Cela suscite en moi un souvenir émouvant, car M. Decaux a bel et bien visité l'Institut français. J'avais organisé en son honneur un déjeuner-rencontre avec discussion sur la francophonie pour les chefs des associations franco-américaines de la région. « On me conduit dans une salle, écrit Alain Decaux, où, autour d'une table ronde, sont assis les animateurs. Tous portent des noms français. Je m'assieds avec eux. Ces Américains délibèrent en français. Je dis bien : Américains. Tous et toutes sont solidement implantés

1. Voir la bibliographie en annexe.

dans l'*American way of life*. [...] La seule différence – elle est de taille – est qu'ils disposent de deux langues maternelles : l'anglais et le français [...]. On me fait docteur *honoris causa*. Pour la première fois de ma vie ».

L'année suivante, lors d'un voyage en France organisé par l'Association Canado-Américaine, M. Decaux nous invita à une élégante réception à l'hôtel Ritz en guise de remerciement.

### **Chevalier de la Légion d'honneur de France**

En 1990, j'ai été nommée Chevalier de la Légion d'honneur, grâce à Alain Briottet, ancien consul général de France à Boston, qui admirait beaucoup le travail que nous faisons en faveur des Franco-Américains. Il a été ému, aussi, par les efforts que nous étions en train de faire en faveur de la francophonie mondiale. Il s'agissait surtout de nos séminaires d'une durée d'une semaine sur la société américaine que nous avons pu offrir en français aux Africains francophones grâce au gouvernement américain qui les subventionnait. Je cite ici un texte de lui à notre égard avant son départ pour le Myanmar comme ambassadeur : « Je reste convaincu que l'Institut joue un rôle nécessaire dans la conservation de la mémoire des Franco-Américains. L'histoire des Franco-Américains mérite d'être préservée, mais aussi mieux connue. L'Institut a une vocation spéciale pour mener à bien cette double tâche. »

### **Don d'un monument à la Ville de Québec par les Franco-Américains**

En 2008, lors du 400<sup>e</sup> anniversaire de fondation de la Ville de Québec, quelques Franco-Américains, dont les noms paraissent sur le monument, votèrent de l'offrir à leur « Ville Mère » afin d'honorer cet anniversaire. Placé au Parc de la Jetée, le long du fleuve Saint-Laurent par le Québec, j'ai eu l'honneur de dévoiler ce monument avec le premier ministre du Québec d'alors, Jean Charest. Je cite ici quelques lignes de mon discours de circonstance, prononcé lors de l'inauguration du monument : « Nos ancêtres à nous, tout comme ceux des Québécois d'aujourd'hui, ont contribué la force de leurs bras et leurs rêves d'avenir pour bâtir ce pays, avant de partir outre-frontière, laissant derrière eux leurs terres et leurs compatriotes pour s'en aller vers un autre pays où ils se sont implantés à force d'un dur labeur. Et nous, leurs descendants, avons voulu démontrer que même si nous vous avons quittés, nous ne vous avons pas oubliés, que nous nous souvenons de qui nous sommes et d'où nous venons. [...] Que ce monument soit donc un témoignage, souvenir de notre fidélité à nos racines, attestation aussi que de loin nous chérissons toujours ce pays dont le sol a été foulé pendant des générations par nos ancêtres à nous, tout comme les vôtres. »



**Monument offert par les Franco-Américains à la Ville de Québec en 2008, l'année du 400<sup>e</sup> anniversaire de sa fondation**

### **Et le travail continue...**

Aujourd'hui, je travaille à terminer un *Dictionnaire des auteurs franco-américains*, au nombre de plus d'une centaine, ayant écrit en français. La nouvelle directrice de l'Institut français, Leslie Choquette, est en train de mettre en ligne ce travail de plusieurs collaborateurs parmi lesquels on trouve Robert B. Perreault. Notre but en faisant ce travail, qui nous semble important, est de mettre à la disposition des chercheurs un fonds de base sur ces auteurs afin d'aider à la recherche.

J'ai passé la majeure partie de ma vie à ne faire que cela, c'est-à-dire de rendre service à une grande cause, celle de faire connaître ces exilés du Québec et de l'Acadie. Et cela continue !

### **Bibliographie**

#### ***Publications***

- Directrice-rédactrice des actes des colloques de l'Institut français
- 1. *Situation de la recherche sur la Franco-Américanie* (Conseil de la vie française, 1980)
- 2. *L'Émigrant québécois vers les États-Unis : 1850-1920* (Conseil de la vie française, 1981)

3. *The Little Canadas of New England* (Institut français, 1983)
  4. *Le Journalisme de langue française aux États-Unis* (Conseil de la vie française, 1984)
  5. *L'Émigrant acadien vers les États-Unis : 1842-1950* (Conseil de la vie française, 1984)
  6. *Le Patrimoine folklorique des Franco-Américains* (Conseil de la vie française, 1986)
  7. *Les Franco-Américains et leurs institutions scolaires* (Institut français, 1990)
  8. *La Littérature franco-américaine : écrivains et écritures* (Institut français, 1992)
  9. *Religion catholique et appartenance franco-américaine* (Institut français, 1993)
  10. *La Femme franco-américaine* (Institut français, 1994)
- *La Situation du français aux États-Unis*, rapport publié par le Conseil de la langue française, Québec, 1983.
  - Série de 65 biobibliographies d'auteurs franco-américains, ayant écrit en français, pour l'Académie des sciences d'outre-mer à Paris. Coordonnatrice et auteur d'un certain nombre de ces biographies (1986).

### Traductions

- *Steeple and Smokestacks : The Franco-American Experience in New England*. Worcester, Mass., French Institute, Assumption College (1996 – 2<sup>e</sup> édition, 2003, 683 p.). Compilation d'essais tirés des colloques de l'Institut français.
- *The Beginnings of the Franco-American Colony in Woonsocket, R.I., de M.-L. Bonier* (1997, 560 p.).
- *The Franco-Americans of New England. A History* (2000). Collaboratrice avec Robert J. Lemieux à la traduction et à la mise à jour du livre d'Armand Chartier intitulé *Histoire des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre 1775-1990*.
- *The Notaire, an Agent of Dynamism and Culture in Quebec Society* (2001, 92 p.)
- *One Came Back : A Franco-American Civil War Novel* (2002). Collaboratrice avec Margaret Langford à la traduction du roman *Un revenant : Épisode de la Guerre de Sécession aux États-Unis* de Rémi Tremblay.
- *Marie-Anne Blondin, Woman of the Beatitudes* (2003, 183 p.), Préface du R.P. Benoît Lacroix, o.p.
- *Emmanuel d'Alzon, 1810-1880. A Champion of the XIX<sup>th</sup> Century Catholic Renaissance in France* (2003, 256 p.).
- *Teresa of Avila, God Alone Suffices* (2007, 337 p.).
- *The Innocent Victim*. Collaboratrice avec Margaret Langford à la traduction du roman *L'Innocente victime* d'Adélarde Lambert (2008).
- *Saint Jean Baptiste Parish and the Franco-Americans of Lowell, Massachusetts 1868-1968* (2013, 435 p.). Collaboratrice avec Lucien Sawyer, o.m.i., à une traduction et mise à jour du livre de Richard Santerre intitulé *La Paroisse Saint-Jean-Baptiste et les Franco-Américains de Lowell, Massachusetts : 1868 à 1968*. Le livre contient une mise à jour sous forme d'épilogue.

### Livres en anglais

- *The First Biography of Joan of Arc*. Étude du manuscrit français 518 d'Orléans, datant du XVI<sup>e</sup> siècle, sur Jeanne d'Arc en collaboration avec le D<sup>r</sup> Daniel Rankin, University of Pittsburgh Press (1964, 155 p.).
- *The French Experience in North America*. Livre d'activités (100) préparées pour

les élèves des écoles de l'État du Rhode-Island pour « L'Année des Français » (1980) publié par le Rochambeau Education Committee et la Rhode Island Heritage Commission (1981). En collaboration avec Sr. Eugena Poulin, r.s.m. Réédition et mise à jour (1989).

- *Herald of Love*. Biographie du R.P. Marie-Clément Staub, a.a., fondateur des sœurs de Sainte-Jeanne d'Arc. Québec, 1985. Traduction française par l'auteur : *Héraut de l'Amour*, 1989.
- *Looking Back – Forging Ahead : A centennial history of Union Saint-Jean-Baptiste* (2000, 86 p.).

### Articles

- « Grande fête de famille à Québec », Troisième Congrès de la langue française, (juin 1952), *Les Carnets viatoriens*.
- « L'Avenir », *Vie française*, CVFA, Québec, 1956.
- Messages comme présidente de la Fédé, 1973-1981. *Bulletin de la Fédé*.
- « Culture française et réalité ethnique franco-américaine », *Le Travailleur* (1974).
- « Où il s'agit de discourir – les actes sont à venir », *Les Franco-Américains : la promesse du passé et les réalités du présent*. Colloque 1976.
- « Le Québec et les Franco-Américains : les limites d'une certaine présence après une longue absence », Maurice Poteet, *Textes de l'exode*, Montréal, Guérin, p. 467-473. Texte d'une conférence prononcée à la première Rencontre des peuples francophones, Québec, 1978.
- « Le peuple franco-américain », chapitre dans François Roche (dir.), *Les Francos de la Nouvelle-Angleterre. Anthologie franco-américaine*, Paris, LARC, 1981, p. 41-49.
- « Les institutions franco-américaines : pertes et progrès », *Québec et les franco-phones de la Nouvelle-Angleterre*, Presses de l'Université Laval, 1990. Premier colloque de la CEFAN, p. 61-84.
- « Lowell – le rêve et la réalité », *Francophonies d'Amérique*, Presses de l'Université d'Ottawa, n° 6, 1996, p. 159-170.
- « La Fédération féminine franco-américaine ou Comment les Franco-Américaines sont entrées de plain-pied dans le mouvement de la Survivance », *Francophonies d'Amérique*, Presses de l'Université d'Ottawa, n° 7, 1997, p. 177-191 p.
- « La Survivance par Symbiose », *Francophonies d'Amérique*, Presses de l'Université d'Ottawa, n° 9, 1999, p. 73-85.
- « Conservation et propagation d'un patrimoine : le cas franco-américain », Jean-Pierre Pichette (dir.), *Entre Beauce et Acadie : facettes d'un parcours ethnologique* (Jean-Claude Dupont), Presses de l'Université Laval, 2001, p. 122-128.

### Honneurs

- Doctorats *honoris causa* de Saint Michael's College (1993), Anna Maria College (1998) et Assumption College (1998).
- Certificat de mérite du Congrès international d'études francophones (CIEF), Moncton, Nouveau-Brunswick (1998).
- Ordre national du mérite de la France : Chevalier (1976) ; Officier (1997).
- Observatrice invitée à quatre Sommets des pays francophones (Paris, 1986 ; Québec, 1987 ; Dakar, 1989 ; Paris, 1991).
- Chevalier de la Légion d'honneur de la France (1990).

- Déléguée aux Assises de la francophonie, Paris (1990).
- Outstanding Alumna Award, Anna Maria College (1990).
- Franco-American of the Year Award, Rhode Island Heritage Commission (1989).
- Personnalité de l'année des Clubs Richelieu internationaux (1988).
- Massachusetts Foreign Language Teachers' Association Distinguished Service Award (1988).
- Ellis Island Medal of Honor (1986).
- Ordre des Francophones d'Amérique (1980).
- Ordre du mérite franco-américain (1974).
- Bourses du gouvernement français (1958-1959 et 1959-1960) ; Bourse Fribourg, Alliance française de New-York (1960-1961).